

GUY SORMAN et le souhait d'un « monde sans Juifs »

David Kurtz

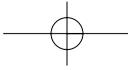
Journaliste, chercheur, demeurant
à Jérusalem.

Essayiste proluxe, Guy Sorman a publié

une quinzaine de livres¹, depuis son premier essai, *La Révolution conservatrice américaine*, paru en 1983. La plupart sont des ouvrages de réflexion et de vulgarisation portant sur des thèmes économiques. Il ne s'est pratiquement jamais exprimé sur Israël ou sur le judaïsme, à l'exception de rares interviews et de quelques lignes dans son livre *Le bonheur français*, où il retraçait ses origines familiales et se définissait comme un « Juif athée ».

Son livre, *Les Enfants de Rifaa*², comporte un chapitre intitulé « Fin du peuple juif », dans lequel Sorman fait sienne l'idée de la disparition inéluctable de l'Etat d'Israël et du judaïsme tout entier. Ce chapitre ne s'insère pas de manière très logique dans le livre, qui porte sur les rapports entre l'islam et la modernité. *Les Enfants de Rifaa* est en effet une réflexion sur ce que Sorman appelle les « deux islam » : celui de Sayyid Qotb, théoricien des Frères musulmans et de l'islamisme radical, et celui de Rifaa el Tahtawi, théologien égyptien et fondateur de la « Renaissance arabe », courant moderniste et réformateur qui incarne pour Sorman l'espoir d'une libéralisation du monde arabo-musulman.

Les premiers chapitres des *Enfants de Rifaa* sont consacrés à une biographie de Rifaa el Tahtawi, le « Tocqueville oriental », et à une réflexion sur les rapports entre le capitalisme et le monde musulman. Dans les chapitres qui suivent, Sorman mêle réflexions et comptes-rendus de ses nombreux voyages dans le monde arabo-musulman, du Maroc à l'Arabie Saoudite, du Bangladesh au Pakistan et du Koweït à la Turquie.



L'avant-dernier chapitre du livre, intitulé « Fin du peuple juif », n'est pas fondé, à la différence des autres, sur un compte-rendu de voyage. Le point de départ de Sorman est la constatation de l'omniprésence de la question de la Palestine chez ses interlocuteurs musulmans :

« Où que l'on se trouve dans le monde musulman, quelle que soit la distance géographique qui sépare de la Palestine, la question surgit, même quand on voudrait l'éviter. Certes, plus on s'éloigne du monde arabe, vers le Bangladesh, Djakarta ou l'Afrique au sud du Sahara, les musulmans passent de l'engagement à l'inquiétude, de la posture à la rhétorique... Mais ne nions pas que, outre le Coran, les musulmans estiment avoir la Palestine en commun »³.

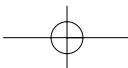
C'est cette omniprésence de la question palestinienne chez ses interlocuteurs musulmans qui amène Sorman à s'interroger sur les causes du conflit israélo-arabe et sur les solutions à y apporter. Mais curieusement, alors même qu'il constate avec lucidité que le monde arabo-musulman « vit en fait dans l'attente de la disparition de l'Etat d'Israël⁴ », et qu'il ne se fait guère d'illusion sur la « solution andalouse », ce prétendu « âge d'or » des Juifs d'Andalousie que certains de ses interlocuteurs musulmans voudraient faire revivre en Palestine, sur les ruines de l'Etat d'Israël, Sorman ne développe pas son analyse par la revendication d'un nécessaire aggiornamento du monde musulman, sur ce point comme sur les autres précédemment abordés dans son livre. Et, loin d'encourager ses interlocuteurs musulmans à accepter le fait israélien, ce qui serait conforme à l'esprit général de son livre, Sorman en vient à faire siennes les conclusions de ceux-ci et à intérioriser le projet génocidaire du monde arabo-musulman envers Israël.

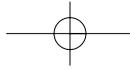
La visite à Hébron

Dans ce même chapitre des *Enfants de Rifaa*, Sorman nous livre, avec franchise, une clé d'interprétation de son attitude envers Israël. C'est au cours d'une visite dans la ville de Hébron, en l'an 2000, que Sorman a acquis la conviction que l'Etat d'Israël était une « erreur historique », vouée à disparaître. Comme il l'explique :

« Certains événements minuscules ou cocasses modifient radicalement le regard que l'on porte sur le monde. Avant Hébron, je ne m'étais jamais trop interrogé sur l'Etat d'Israël : on ne peut penser à tout. Depuis Hébron j'ai une conviction bien ancrée : l'Etat d'Israël est une erreur historique, les Juifs n'avaient pas vocation à créer un Etat »⁵.

Ce passage est surprenant et révélateur à de nombreux égards. Il est peu courant de la part d'un intellectuel de reconnaître que le jugement qu'il porte n'est pas le fruit d'une réflexion rationnelle, mais la conséquence d'un événement par-





ticulier. C'est pourtant un phénomène que nous avons déjà rencontré. Ainsi, Esther Benbassa déduisait l'absence d'antisémitisme en France du fait que ses commerçants arabes lui avaient souhaité la bonne année...

Dans le cas de Sorman toutefois, l'événement « minuscule » en question n'a pas lieu dans une épicerie parisienne, mais dans un endroit chargé d'histoire et de symboles : Hébron, « ville des Patriarches » – où sont enterrés selon la tradition juive Abraham, Isaac et Jacob – et lieu d'affrontements répétés entre Israéliens et Palestiniens.

C'est ainsi que Sorman relate cet événement qui a transformé radicalement son regard sur le monde, et sur Israël en particulier :

« “Etes-vous juif ?” Au cours de ma déjà longue existence protégée d'intellectuel français né après l'Holocauste, cette question ne me fut jamais posée qu'une seule fois, sur un mode agressif. C'était en Palestine, en l'an 2000, à l'entrée de la ville d'Hébron...

Le soldat était un Israélien d'origine éthiopienne : un Falacha, reconnu comme Juif en un temps où Israël manquait d'immigrés nouveaux pour meubler les bas échelons de la nation. Les Russes n'étaient pas encore arrivés ! »⁶

La situation décrite dans ce passage du livre illustre l'attitude paradoxale de Sorman lors de sa visite à Hébron. Dès l'abord, il se sent agressé par le soldat israélien d'origine éthiopienne qui lui demande quelle est sa religion. Loin de s'identifier avec le soldat juif, dont la question n'exprime aucune animosité, mais une interrogation de routine en cet endroit, Sorman le perçoit d'emblée comme hostile. Et il en profite pour dénigrer toute l'entreprise sioniste, au détour d'une phrase, en qualifiant le soldat éthiopien de « falacha » (terme péjoratif, comparable à l'adjectif « boche ») venu en Israël pour « meubler les bas échelons de la nation ».

Contrairement à ce qu'affirme Sorman, les Juifs éthiopiens ne « meublent » pas les « bas échelons de la nation » israélienne, mais sont venus en Terre promise par conviction religieuse, au terme d'un périple éprouvant. Ils incarnent même un modèle d'intégration dans la société israélienne, en particulier dans l'armée, où beaucoup sont officiers, y compris dans les unités d'élite.

La suite du récit de cette visite à Hébron est une nouvelle falsification :

« A l'entrée du tombeau dit d'Abraham, il me fallut à nouveau arbitrer entre les 3 confessions issues de cet ancêtre... Je fus un instant tenté par l'islam chiite ; mon compagnon palestinien m'en dissuada. Je m'en retournai donc au judaïsme et empruntai le chemin réservé à ma race. A l'intérieur du sépulcre, chaque armée protégeait les siens »⁷.

Cette description de l'arrivée au caveau des Patriarches à Hébron est pétrie de préjugés anti-israéliens, auxquels se mêle une hostilité visible au judaïsme. Tout d'abord, Sorman conteste le nom du tombeau d'Abraham, appellation

consacrée de ce lieu depuis des générations. En mettant en doute la véracité de l'inhumation d'Abraham en ce lieu (rapportée par la Bible dans la Genèse), Sorman se conduit un peu comme un touriste béotien qui refuserait en chaque endroit d'accepter les traditions historiques et religieuses. Mais c'est contre la seule tradition juive qu'il dirige son scepticisme absolu.

Interrogé à nouveau sur sa religion par un soldat gardant les lieux, Sorman semble s'amuser de cette question et envisage un instant de se prétendre « musulman chiite ». Mais il ne s'agit pas d'un jeu, comme le confirme la suite du récit : « je m'en retournai donc au judaïsme et empruntai le chemin réservé à ma race ». Cette phrase contraste par sa lourdeur presque caricaturale avec la légèreté et le détachement que Sorman affectait jusqu'alors... Ce qu'il appelle le « chemin réservé à ma race » est tout simplement l'entrée du Tombeau d'Abraham empruntée par les visiteurs juifs, chaque confession ayant son propre passage pour éviter les conflits interreligieux. Mais Sorman feint de ne pas le comprendre : il choisit de parler de sa « race », comme pour souligner le caractère irréfragable de l'appartenance au judaïsme qui lui est imposée en cet instant clé, contre sa volonté et malgré ses tentatives puériles de dénégation et de fuite vers une identité imaginaire (« l'islam chiite »).

Le mot race, on le sait, n'est plus guère usité dans son ancienne acception, depuis que les théories raciales en vogue à la fin du dix-neuvième siècle ont engendré les crimes monstrueux du vingtième siècle. Parler de « race juive » après la Shoah, c'est soit faire preuve d'une ignorance grossière, soit exprimer son adhésion aux théories racistes. Mais dans le cas de Sorman, c'est encore autre chose : il n'est certes pas raciste, et pas non plus ignorant des connotations de l'expression qu'il emploie. Mais c'est à dessein qu'il parle du « chemin réservé à sa race », et cette incongruité de style sonne comme un aveu : lui, qui se définit comme un « juif athée », souffre d'être confiné à son appartenance au peuple juif, au moment où il voudrait la fuir par tous les moyens.

Le judaïsme n'est pas une simple « religion », à laquelle on pourrait renoncer en se déclarant athée... En entrant dans le caveau des Patriarches, Sorman comprend soudain la nature quasi-indestructible des liens qui l'unissent – malgré lui – à la nation juive et à son père fondateur, Abraham. Mais cette compréhension, loin de susciter un quelconque « retour au bercail », c'est-à-dire au peuple juif, se traduit chez Sorman par une hostilité d'autant plus virulente envers le judaïsme et l'Etat d'Israël.

Le récit de la visite à Hébron s'achève par un nouveau mensonge flagrant : « à l'intérieur du sépulcre, chaque armée protégeait les siens ». Cette phrase laisse entendre que l'armée israélienne ne protège que les citoyens juifs, alors que

d'autres armées (lesquelles ?) protégeraient les Arabes chrétiens et musulmans. Ce mensonge vise à conforter la conception d'un Etat ethnique dans lequel seuls les citoyens juifs jouiraient de tous les droits : en d'autres termes, un Etat d'apartheid.

Faire disparaître Israël, pourquoi ?

Le chapitre des *Enfants de Rifaa* intitulé « Fin du peuple juif » est en réalité antérieur au reste du livre. Celui-ci, publié en 2003, se fonde sur le récit de voyages dans les pays musulmans accomplis par Sorman entre la fin 2001 et la fin 2002. Mais l'épisode clé du chapitre 11 (la visite à Hébron) a eu lieu en l'an 2000. Et l'ébauche de ce chapitre avait fait l'objet d'une tribune publiée dans *Le Figaro* du 24 décembre 2001. Dans cet article, intitulé « La survie d'Israël en question », Sorman envisageait l'hypothèse de la disparition de l'Etat juif, rayé de la carte par une bombe chimique ou nucléaire. « Ce scénario est réaliste », expliquait Sorman. « Il est probable que quelques Ben Laden l'ont en tête et que New York, ville juive autant que Tel Aviv, fût une répétition de ce nouvel holocauste possible ».

Cette hypothèse l'amenait à s'interroger sur la survie du judaïsme tout entier, menacé de destruction physique en Israël et de disparition lente par assimilation en diaspora. Mais, loin de s'émouvoir de la possible disparition des Juifs, Sorman prétendait « envisageable » un monde sans Juifs, dans lequel subsisteraient, à titre de legs du judaïsme à l'humanité, le christianisme et l'islam, et aussi « l'ironie qui naît de l'exil ». « Peut-être leur œuvre est-elle achevée et les temps sont-ils mûrs pour qu'ils [les Juifs] nous quittent », concluait Sorman.

C'est donc l'hypothèse d'une possible disparition de l'Etat d'Israël et du judaïsme de diaspora, d'abord envisagée dans cet article du *Figaro*, qui a fourni la trame au chapitre 11 des *Enfants de Rifaa*, intitulé *Fin du peuple juif* (sans point d'interrogation). Le titre de ce chapitre évoque également l'essai publié par le sociologue Georges Friedmann dans les années 1960, sous le titre « Fin du peuple juif ? ». Mais c'est l'absence de point d'interrogation qui fait toute la différence.

Presque quarante ans avant Sorman, un autre intellectuel français d'origine juive s'interrogeait sur une possible disparition de l'Etat d'Israël. Dans un article fameux publié dans le *Figaro littéraire*, le 4 juin 1967, Raymond Aron écrivait ceci :

« Que le Président Nasser veuille ouvertement détruire un Etat membre des Nations Unies ne trouble pas la conscience délicate de Mme Nehru. Etacide, bien-sûr, n'est pas génocide. Et les Juifs français qui ont donné leur âme à

tous les révolutionnaires noirs, bruns ou jaunes hurlent maintenant de douleur pendant que leurs amis hurlent à la mort. Je souffre comme eux, avec eux, quoi qu'ils aient dit ou fait, non parce que nous sommes devenus sionistes ou israéliens, mais parce que monte en nous un mouvement irrésistible de solidarité. Peu importe d'où il vient. Si les grandes puissances, selon le calcul froid de leurs intérêts, laissaient détruire le petit Etat qui n'est pas le mien, ce crime, modeste à l'échelle du nombre, m'enlèverait la force de vivre et je crois que des milliers et des milliers d'hommes auraient honte de l'humanité »⁸.

La mise en parallèle de l'article de R. Aron et de celui de Sorman est révélatrice. Tous deux sont des intellectuels français, qui n'ont quasiment jamais écrit sur des thèmes juifs, et pour qui le judaïsme ne joue pas un rôle essentiel, ni dans leur œuvre, ni dans leur cheminement politique. Et tous deux sont conduits à s'interroger à un tournant décisif de l'histoire mondiale, sur la survie de l'Etat d'Israël : R. Aron en juin 1967, à la veille de la guerre des Six Jours, G. Sorman au lendemain des attentats du 11 septembre 2001.

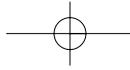
Mais la comparaison s'arrête là : Aron, en effet, réagit avec une émotion non dissimulée, et son article est un véritable cri de révolte (qu'il qualifiera dans ses Mémoires de « bouffée de judéité qui fit irruption dans [sa] conscience de Français »). En déclarant que la destruction de l'Etat d'Israël lui « enlèverait la force de vivre », Aron affirme de manière solennelle son attachement indéfectible au peuple juif, alors même qu'il se définit comme un Juif déjudaisé et passionnément français. Et dans un aveu d'une étonnante sincérité, Aron reconnaît sentir monter en lui un « mouvement irrésistible de solidarité » dont il ignore l'origine.

Sorman, au contraire d'Aron, choisit d'accepter froidement et sans le moindre regret la possibilité de la disparition de l'Etat d'Israël et du judaïsme tout entier :

« Un monde sans juifs est-il envisageable ? Il resterait alors le souvenir des juifs et une interprétation du monde qui n'eût pas été possible sans leur faculté de le décoder »⁹.

Dans son livre *Les Enfants de Riffaa*, Sorman va encore plus loin : il ne se contente pas d'envisager froidement la possibilité de la disparition du judaïsme, mais en fait la solution du « problème juif » : « il n'y a pas de bonne solution au fait d'être juif, hormis celle de cesser de l'être »¹⁰.

L'attitude de Sorman rejoint celle d'autres Juifs atteints de cette maladie très particulière, analysée par le philosophe Theodor Lessing : la haine de soi juive¹¹. Le cas le plus célèbre de cette pathologie est celui d'Otto Weininger, philosophe autrichien qui a résolu de manière radicale son « problème juif », d'abord en se faisant baptiser, puis en se suicidant à l'âge de vingt trois ans.



Du suicide comme solution du « problème juif »

Sorman, comme Weininger, considère le judaïsme comme un « problème » qu'il faut résoudre, de manière radicale. Il ne veut certes pas se suicider, étant attaché à sa propre vie, mais envisage avec sérénité la destruction de l'Etat d'Israël, qui ne lui apparaît pas comme un scandale (comme à Raymond Aron) mais comme la fin inéluctable de l'entreprise sioniste, vouée à l'échec dès l'origine. Cette conclusion n'est pas tant le fruit d'une réflexion indépendante sur la question juive (à laquelle Sorman ne s'est jamais, de son propre aveu, intéressé) que l'intériorisation du rejet d'Israël par ses interlocuteurs musulmans, rencontrés au cours de ses nombreux voyages.

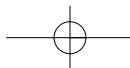
Sorman décrit avec précision ce processus d'intériorisation dans son livre :

« Pour ceux qui veulent bien écouter les Arabes, l'attente de la fin d'Israël, active ou contemplative, reflète une conviction profonde. Peu le disent, de crainte de passer pour des extrémistes ; tous le pensent plus ou moins confusément. Dans l'Egypte en paix avec Israël depuis plus de 20 ans, les plus tolérants font preuve de patience, tout en nourrissant l'espoir que leur pays ne sera pas impliqué dans la disparition d'Israël »¹².

Ainsi, Sorman est très au fait de l'opinion arabe concernant Israël et ne nourrit guère d'illusion sur les plus tolérants parmi les habitants des pays arabes, même ceux de l'Egypte, pays officiellement en paix avec Israël. Mais cette connaissance ne le conduit pas à s'indigner contre l'attente arabe de la fin d'Israël, ni à chercher à convaincre ses interlocuteurs du droit à l'existence de l'Etat juif. Au contraire :

« Les modérés à la manière de Hassan Hanafi se demandent pour quelle obscure raison les Juifs s'accrochent à ce lambeau de terre si inhospitalier, alors que le monde est si vaste et qu'un grand nombre d'Israéliens, en sus de leur passeport israélien, ont une nationalité en réserve : française, américaine, argentine, etc. On se le demande aussi »¹³.

Sorman justifie donc l'espoir de destruction de l'Etat juif, qu'il partage avec ses interlocuteurs musulmans « modérés ». Le raisonnement de Sorman peut se résumer ainsi : le conflit israélo-arabe est insoluble, puisque les musulmans, même modérés, n'accepteront jamais l'existence de l'Etat juif. Il vaut donc mieux que celui-ci disparaisse... Ce syllogisme ressemble à celui qui sous-tend l'attitude d'un Otto Weininger : puisque les antisémites ne m'accepteront jamais et me haïront toujours, il vaut mieux que je disparaisse. Weininger a choisi le suicide comme solution radicale de son « problème juif ». Sorman prône quant à lui la disparition d'Israël comme solution du conflit israélo-arabe.



La responsabilité de Guy Sorman

Le dernier paragraphe du chapitre II des *Enfants de Riffa* reprend, avec quelques légères modifications, la conclusion de l'article du *Figaro* intitulé « La survie d'Israël en question » :

« Un monde sans Juifs est envisageable ; il y subsisterait le souvenir des Juifs, une interprétation du monde qui n'eût pas été possible sans leur faculté de le décoder. Peut-être leur œuvre est-elle achevée et les temps sont-ils mûrs pour qu'ils se dissolvent dans l'Occident ? [...] »

En revanche, il restera toujours des musulmans, Que cette vision d'Apocalypse sur la fin des Juifs soit excessive ou fondée, Dieu seul le sait »¹⁴.

L'idée que les Juifs auraient « achevé » leur œuvre et qu'ils pourraient donc disparaître évoque la conception chrétienne traditionnelle du Nouvel Israël ; mais le christianisme pré-conciliaire acceptait au moins que les Juifs subsistent en tant que témoins... Sorman, qui considère comme inéluctable (et même souhaitable) la disparition totale du judaïsme, est par contre convaincu qu'il « restera toujours des musulmans ». Ainsi son plaidoyer pour un islam moderne et éclairé prend un sens tout à fait différent, au regard de ses positions radicales concernant Israël. Pour lui, l'émergence d'un islam éclairé n'implique absolument pas l'acceptation du fait israélien.

La grande mansuétude dont il fait preuve à l'égard de l'Arabie Saoudite n'a pas son pendant concernant Israël. Dans le chapitre de son livre consacré au « pays des Ben Laden », Sorman va jusqu'à faire l'éloge de la charia, avec une rhétorique qui évoque celle d'un Tariq Ramadan :

« La charia s'y applique : il arrive que l'on coupe en public la main d'un voleur ; certaines femmes adultères auraient été liquidées, sans témoins. Il faut s'en émouvoir, tout en sachant qu'en pratique ces châtiments publics sont rares, car les voleurs peu nombreux »¹⁵.

Sorman a beau jeu de prétendre que sa conception de la disparition nécessaire d'Israël relève de la spéculation intellectuelle, en écrivant que « Dieu seul sait si cette vision d'Apocalypse est excessive ou fondée »... Sa responsabilité d'intellectuel n'en est pas moins grande. En envisageant froidement la disparition des Juifs de la surface de la terre, Sorman apporte une caution inestimable à ceux qui œuvrent concrètement pour que cette « vision d'Apocalypse » devienne réalité.

La thématique des *Enfants de Riffa* est tout à fait significative de l'esprit du temps. Invoquer « l'islam des Lumières », faire preuve de compréhension envers les régimes musulmans les plus rétrogrades comme celui de l'Arabie Saoudite, et rejeter dans le même temps Israël du côté des ténèbres, tout en attendant sa prochaine disparition.

Le discours d'un Sorman n'est pas sans conséquence : il sert en effet de légitimation aux volontés génocidaires des pires ennemis de l'Etat juif, et aux considérations de *realpolitik* des diplomates du Quai d'Orsay et des autres chancelleries occidentales, qui sont intimement persuadés, comme la majorité des interlocuteurs musulmans de Sorman, que l'Etat d'Israël est provisoire et qu'il aura bientôt disparu.

Chaque époque a les intellectuels qu'elle mérite. En juin 1967, l'ombre d'Auschwitz qui planait sur Israël avait conduit de nombreux écrivains français, juifs et non-juifs, à prendre la défense du petit Etat hébreu menacé de destruction. Quarante ans plus tard, il est beaucoup plus « fashionable » pour un écrivain français de célébrer l'islam des Lumières, de vanter les louanges de la charia, tout en prédisant la prochaine disparition d'Israël et des Juifs.

notes

1. Parmi lesquels *La Solution libérale* (Fayard, 1984), *L'Etat minimum* (Albin Michel, 1985), *La Nouvelle Richesse des Nations* (Fayard, 1987), *Sortir du Socialisme* (Fayard, 1990), *Le bonheur français*, (Fayard, 1995), *Le Génie de l'Inde* (Fayard, 2000).

2. *Les Enfants de Rifaa*, Fayard, 2003.

3. *Op. cit.*, p. 297.

4. *Op. cit.*, p. 299.

5. *Op. cit.*, p. 300.

6. *Op. cit.*, p. 299.

7. *Op. cit.*, p. 300.

8. Repris dans les *Mémoires* de Raymond Aron, Julliard, 1983.

9. « La survie d'Israël en question », *Le Figaro*, 24 décembre 2001.

10. *Les Enfants de Rifaa*, p. 303.

11. Voir T. Lessing, *La Haine de soi ou le refus d'être juif*, Berg International, 2001. Sur la problématique de la haine de soi juive, voir également Paul Giniewski, *Simone Weil ou la haine de soi*, Berg International, 1978.

12. *Les Enfants de Rifaa*, p. 305.

13. *Op. cit.*, p. 305-306. C'est moi qui souligne.

14. *Op. cit.*, p. 305.

15. *Op. cit.*, p. 134.